Nouvelle-Orléans, avril 1917.

COMPTES RENDUS

DE

L'ATHÉNÉE LOUISIANAIS

(GROUPE DE L'ALLIANCE FRANÇAISE)

Paraissant Tous les Trois Mois

SOMMAIRE

**Prix de l'Abonnement, $1.00 par an, payable d'avance,
Le Numéro, 25 Cents.**

Siège Social 1009 de la Bâtisse de la Banque Hibernia,
Nouvelle-Orléans.

39716

Nouvelle-Orléans, avril 1917.

COMPTES RENDUS

DE

L'ATHÉNÉE LOUISIANAIS.

GROUPE DE L'ALLIANCE FRANÇAISE

Athénée Louisianais.

La Société fondée sous ce nom a pour objet:

1o. De perpétuer la langue française en Louisiane.
2o. De s'occuper de travaux scientifiques, littéraires, artistiques, et de les protéger;
3o. De s'organiser en Association d'Assistance Mutuelle.

Nous croyons devoir porter à la connaissance de nos lecteurs et des personnes qui désirent adresser des manuscrits à l'Athénée Louisianais les dispositions ci-dessous des règlements de notre Société:

1. Toute personne étrangère à l'Athénée, désirant lui communiquer un travail digne de l'intéresser, en demande l'autorisation au président, ou à un comité nommé à cet effet.

2. L'Athénée, dans ses travaux scientifiques et littéraires, ne s'occupe de politique ou de religion que d'une manière générale et subsidiaire.

3. Chaque membre ayant le droit d'exprimer librement sa pensée, doit en être responsable, et signera de son nom propre toutes les communications adressées à l'Athénée.

4. Les opinions émises dans les dissertations qui seront présentées à l'Athénée doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et notre Société n'entend leur donner aucune approbation ou improbation.

Séance du 13 janvier 1917.

Cette séance littéraire et artistique fut ouverte aux amis de l'Athénée. Malgré un temps affreux, une centaine de fidèles se trouvait dans les salons que M. et Mme Bussière Rouen, avec leur gracieuseté accoutumée, avaient placés à notre disposition. M. Rouen ouvre la séance en remerciant l'auditoire d'être venu, il ajoute que l'oeuvre de l'Athénée, ainsi que celle de l'Alliance Franco-Louisianaise, est plus florissante que jamais. Le secrétaire lit la correspondance. L'offre d'une conférence, à titre gratuit, de M. Stéphane Lauzanne est acceptée avec remercîments.

L'ordre du jour demande le renouvellement du bureau. Mlle Delavigne rappelant les services du bureau actuel, propose de garder les mêmes officiers. Cette proposition dûment appuyée est adoptée à l'unanimité. M. Rouen remercie ses collègues et leur promet de faire toujours son possible, pour l'oeuvre que nous avons entreprise. M. Lafargue demande la parole afin de remercier M. Rouen de son dévoûment.

Le programme musical s'est exécuté dans l'ordre suivant: 1. Mlle Edwige Gondon exé-

cute un solo de piano, "Romance" par Sibellius, comme rappel une "Valse" de Chopin; 2. Mlle Marguerite Foucher, accompagnée par Mlle M. Sarrat chante "le Rêve" de Chaminade, comme rappel "la Ritournelle"; 3. M. Joseph Deléry, accompagné par Mme Deléry, fait entendre "Because" d'Hardelot, comme rappel "Sois Immobile"; 4. Mme Dupuy Harrison, accompagnée par Mlle Sarrat, chante "l'Hymne au Czar" de Litvine, comme rappel "Parce que". Tous ces artistes se sont distingués d'une façon toute spéciale et ont recueilli des applaudissements les plus mérités.

La partie littéraire du programme était dans les mains de Mme Emilie Lejeune et de son élève, Mlle Edna Rhodes. Inutile donc de dire que "la Roumanie", sujet de la conférence eut tout le succès qu'on s'y attendait. Cette étude de Mme Lejeune nous a paru excellente et si intéressante que nous en promettons la publication à nos lecteurs.

Avant de prier les invités de prendre des rafraîchissements, M. Rouen exprime à M. Genoyer, les voeux de l'Athénée et les siens pour la victoire complète en 1917 de sa patrie. Il ajoute des remercîments à Mlle Camille Gibert

pour s'être chargée de la partie musicale et à tous les amis de l'Athénée qui, par leur art et leur talent, ont contribué pour une très large part au succès de la soirée.

Conférence de M. Stéphane Lauzanne.

Grâce à l'amabilité de M. Lauzanne, rédacteur en chef du "Matin", l'Athénée a pu offrir au public néo-orléanais, une des conférences les plus goûtées de l'année. M. Emile Ecuyer avait mis à notre disposition la grande salle de l'Union française. Dès deux heures, le samedi 24 février, une grande foule se pressait pour entendre le conférencier nous dire pourquoi La France se bat. Plus de 1000 personnes ont entendu la parole chaude et vibrante de l'orateur distingué qui pendant plus d'une heure a tenu son auditoire sous la magie de la parole "d'un soldat français". Plus que notre plume ne pourrait le faire, les yeux mouillés et le grand enthousiasme de l'auditoire, ont prouvé ce que les coeurs louisianais ont ressenti en entendant cette conférence patriotique. Nous sommes heureux de pouvoir promettre de publier plus tard cette conférence afin que nos lecteurs puissent non seule-

ment la lire mais la conserver. M. Lauzanne fit suivre sa conférence de quatre films montrant les troupes française sur le chemin de la victoire.

Séance du 11 mars 1917.

La séance de mars eut lieu chez M. et Mme Henry O. Bisset qui avaient aimablement mis leurs beaux salons à notre disposition: en plus notre hôtesse avait pris soin du programme. Après l'ouverture de la séance par le président, M. Rouen, le secrétaire lut la correspondance. M. Lauzanne remercie l'Athénée de son bon accueil. Sur la proposition de M. Lafargue, il est décidé, à l'unanimité, d'offrir les remercîments les plus sincères à M. Lauzanne pour sa conférence. Sur la proposition de M. Durel, dûment appuyée, il est aussi décidé que M. le prof. Edouard Fortier est choisi comme notre représentant à l'Assemblée Générale de l'Alliance Française.

Mme Henry O. Bisset nous a fait une causerie des plus intéressantes et des plus instructives; avec un rare talent elle nous a fait l'historique de la musique en France, et ensuite dans un pro-

gramme des mieux choisis, notre charmante conférencière a su nous montrer les étapes de ce bel art français. Elle a su aussi choisir les meilleurs interprètes et nos espérances les plus vives furent plus que réalisées. Nos artistes néo-orléanais ont exécuté avec art et talent le programme suivant: 1. "Veni Creator", arrangé en faux bourdon, du temps de Charlemagne, chanté par Mlles Rose Monnier et Emilie Doussan et Mmes Dupuy Harrison et Bisset; 2. "Estampie", chanson du troubadour, Rambaut de Vaquieras (1180-1207), Mlle R. Monnier, accompagnée par Mlle A. Dufilho; 3. "Gavotte" de Lulli (1633-1764), jouée par Mlle E. Gondon; 4. "Castor et Pollux", de J. P. Rameau, chanté par Mme Harrison, accompagnée par Mme Paul Villeré; 5. "L'Africaine", "Adamastor, le géant des tempêtes", de Meyerbeer (1794-1864), chanté par M. Joseph Deléry, accompagné par Mme Deléry; 6. "La Damnation de Faust" de Berlioz (1803-1869), joué par M. Enrique Tuit, comme rappel "Un Menuet"; 7. "Le Dante", "Nous allons partir", de Godard (1849-1895), chanté par Mmes Wm. Taylor et Bisset, accompagnées par Mlle Gondon; 8. "Troisième Choral" de César Franck (1813-1890), piano, Mlle Dufilho, violon-

celle, M. O. Finck, violon, M. C. Pinski; 9. ''Manon'', ''A nous les Amours et les Roses'', de Massenet (1842-1912,) Mmes Bisset et Taylor, Mlles Monier et A. Deynoodt; 10. ''Sérénade'', de Saint Saens (1835-), piano, Mme Villeré, violon Mlle de los Reyes, violoncelle, M. Gregory; 11. ''Louise'', de Charpentier (1860-); chantée par Mlle Finette Reinecke, accompagnée par Mlle Gondon; 12. ''Prélude'', ''A l'après-midi d'un faune'' par De Bussy (1862-), duo de piano, Mme Eugénie Wehrmann-Schaffner et Mlle Gondon; 13. ''La Marseillaise'', chantée par M. Richard d'Aquin, qui rappelé, chanta divinement, ''l'Elégie de Massenet''. Mme Marguerite Chenu a eu ensuite l'amabilité de nous reciter "le Petit Belge" "Lucie" et "Ça". Tous ces numéros ont été suivis d'applaudissements nourris et mérités.

Après cet excellent programme, M. Rouen offre des remercîments, à Mme Bisset et aux artistes qui nous ont charmés,au cours de l'agréable soirée qu'ils nous ont fait passer; puis l'auditoire se rend dans la salle des rafraîchissements.

Nouveaux membres.

Pendant les mois de février et mars, l'Athénée a reçu 3 nouveaux membres. Ce sont: MM. Georges Sarrat, St. John Perret, et le major Armand Romain. L'adhésion de ces messieurs prouve encore une fois le grand intérêt que prennent nos Créoles les plus distingués à l'oeuvre que nous avons entreprise pour la conservation de l'influence française en Louisiane.

Conférence de M. Albert de Lapradelle.

Un événement marquant d'une des plus brillantes saisons, littéraires et artistiques de l'Athénée Louisianais fut la conférence de M. Albert de Lapradelle, faite dans la salle de l'Association de Commerce, devant un public de choix, le 12 février 1917 à huit heures du soir. M. de Lapradelle représentait officiellement en cette occasion la Fédération de l'Alliance Française, qui tous les ans charge un de ses conférenciers les plus éminents de venir faire entendre à la Nouvelle-Orléans la belle et sonore langue française, sous les auspices de notre société.

l'Athénée ne peut que se féliciter du choix heureux qui fut fait en la personne de M. de

Lapradelle, dont les mérites du reste ne lui étaïent pas inconnus. M. de Lapradelle avant de se rendre en Amérique occupait avec distinction une chaire de droit international à la Faculté de Paris où il se faisait remarquer et par sa grande érudition et par son beau talent d'orateur. Dès son arrivée aux Etats-Unis il s'est conquis de nombreux admirateurs qui se sont empressés de suivre avec assiduité la série de conférences qu'il fit dans les Etats du Nord et de l'Est — conférences qui consacrèrent plus que jamais de ce côté de l'Atlantique les hautes qualites d'esprit et de coeur dont l'éminent jurisconsulte est si heureusement doué. On attendait donc sa venue avec impatience et l'on ne fut pas déçu.

A l'heure fixée pour l'ouverture de la séance, M. Bussière Rouen, Président de l'Athénée,-ayant à ses côtés, M. Emile Genoyer, Consul Général de France à la Nlle-Orléans par interim, Mlles E. Delavigne, S. Henderson, Messieurs Edgar Grima, Vice Président, André Lafargue, Sous-Secrétaire, Dr. Félix Larue, Henri Gassie, Paul Villeré, et plusieurs autres membres de l'Athénée — après avoir fait allusion à une conférence que devait faire, sous peu M. Stéphane

Lauzanne, Rédacteur en Chef du "Matin", présenta le conférencier, dont la simple apparition provoqua de nombreux applaudissements.

M. de Lapradelle débuta en faisant l'éloge de l'Athénée et de son défunt président, M. Alcée Fortier. Il ajouta qu'il était heureux de constater combien le legs précieux fait par les prédécesseurs de M. Rouen, notre président actuel, était tombé en de bonnes mains. Il parla d'un voyage qu'il venait de faire dans l'Amérique du Sud, au cours duquel il remarqua que nonobstant le grand travail de propagande fait par les Allemands dans les pays de l'Amérique latine, leur culture n'avait pu s'y implanter aussi profondément que voulaient bien le faire croire les Teutons. Il déclara qu'au Brésil, au Pérou, dans la République Argentine, au Paraguay, au Chili, contrées qu'il explora très minutieusement et où il fit de nombreuses conférences, les preuves les plus constantes et les plus éclatantes lui furent données de l'attachement et de l'admiration des habitants de ces pays pour la France. Il était heureux, dit-il, de pouvoir corriger une impression qui semblait s'être répandue aux Etats-Unis, d'après laquelle les républiques Sud-Américaines seraient complètement "germani-

sées''. Il nous donna l'assurance la plus absolue qu'il n'en était pas ainsi. D'un bout de l'échelle sociale à l'autre les grandes républiques du continent Sud Américain professent à l'egard de la France une grande admiration.

Puis l'orateur attaqua le sujet de sa conférence, sujet dont le caractère de haute actualité éveillait à la fois la sympathie et l'intérêt de l'auditoire. Il avait été convenu que M. de Lapradelle nous parlerait de ''La France de l'épreuve''. En un moment comme celui-ci on ne pouvait choisir meilleur sujet et la façon dont il fut traité prouva que nous avions eu la main heureuse en le confiant à un conférencier dont le talent et l'érudition se rehaussaient du plus pur esprit de patriotisme.

En entendant la parole vibrante et sincère de M. de Lapradelle nous pûmes bien vite nous convaincre que nous avions devant nous non pas seulement un fin lettré, un délicat penseur et un charmant causeur, mais aussi un véritable et loyal patriote, un ardent Français, qui tout pénétré du rôle admirable et grandiose que remplit à l'heure actuelle son pays, nous fit comprendre, en accents chaleureux et inoubliables combien ''La France de l'épreuve'' était encore plus belle

et plus sublime que celle des jours de paix et de bonheur.

L'orateur déclara que c'était grâce à cette admirable force de résistance dont le peuple français est toujours doué qu'il avait pu traverser, et traverse encore, avec calme et sérénité la plus grande épreuve de son histoire. Il appuya tout spécialement sur le fait qu'au moment de la déclaration de la guerre la France avait fait preuve d'un calme, d'un sang froid et d'un esprit de décision, dont les autres nations, et particulièrement celles qui l'avaient attaquée, restèrent frappées de stupeur et d'admiration. D'un bout de la France à l'autre chacun comprit admirablement que l'heure de la grande épreuve avait sonné et chacun s'efforça d'être à la hauteur du sacrifice qui s'imposait. Et depuis le début de la guerre — comme l'a fait si bien remarquer l'éminent conferencier — depuis plus de deux ans et demi, la France ne s'est jamais lassée un seul instant et sa force de résistance est incalculable et inébranlable. M. de Lapradelle, avec juste raison, ajouta: "La France ne sera pas plus belle dans la victoire qu'elle ne l'a été dans l'épreuve". La France qui résiste et qui se bat, la France des trente derniers mois, cette France-

là, plus que jamais, a droit à l'admiration éternelle du monde entier.

M. de Lapradelle fit alors allusion aux nombreux témoignages de sympathie et d'admiration que son attitude de résistance héroïque et d'endurance sublime valurent à la France de la part de plusieurs Américains éminents, dont l'un d'eux fit la déclaration suivante: "Avant la guerre nous l'aimions. Après la déclaration de la guerre nous l'admirions. Depuis Verdun nous la respectons", paroles qui synthétisent admirablement les sentiments de la grande masse du peuple américain vis à vis de la France. "Et qu'avons-nous fait" pour mériter tous ces éloges" ajouta M. de Lapradelle. "Nous avons été tout simplement nous-mêmes" reprend-il, déclarant que ces qualités d'endurance et de résistance, cet esprit de sacrifice et de résignation, ont toujours résidé dans la masse du peuple français et qu'il n'a fallu que des événements pour les faire surgir et les faire s'affirmer.

Puis l'orateur tour à tour, en termes vibrants et émus, nous parla de la France de l'épreuve sur le front et à l'arrière. Il nous retraça à grands traits la marche des événements militaires depuis la Marne jusqu'à la reprise de

Douaumont et de Vaux. Il nous fit mieux comprendre que jamais tout ce que comportait de bravoure et d'héroïsme sans égal le grand élan qui permit à la France non seulement de faire face à l'ennemi mais aussi de graduellement l'obliger à reculer et de le forcer à abandonner en peu de temps les places fortes dont la prise lui avait coûté si cher. Il fit ressortir de vivante façon les actes héroïques accomplis par les défenseurs de Verdun, dont le nom restera à jamais une des plus belles auréoles de la France. Et finalement il déclara que si la France du front avait été grande et forte celle de l'arrière ne l'avait pas été moins.

L'auditoire fut remué dans le plus profond de son être lorsque le conférencier fit allusion à l'esprit de sacrifice inoubliable et à la résignation admirable dont font preuve depuis le début de la guerre les femmes françaises. Il nous cita plusieurs faits touchants à l'appui de sa déclaration et nous fit valoir combien était précieux pour ceux du front le grand encouragement donné par ceux de l'arrière. "Si les fils de France sont grands" dit-il "c'est parce que les mères et les épouses sont grandes". Ce beau témoignage rendu à la femme française d'aujourd'hui, à celle

qui a tant fait pour assurer la victoire finale, fut salué d'applaudissements enthousiastes.

L'orateur termina sa conférence en parlant de toute la sympathie et de toute l'admiration dont la France est aujourd'hui l'objet de la part de la nation américaine et il ajouta qu'il espérait bien que l'on pourrait dire un jour que les Français et les Américains étaient les vrais défenseurs de la liberté des peuples et du droit des gens.

Jamais conférence ne fut plus goûtée que celle de M. de Lapradelle, dont l'abord sympathique, le visage éclairé et la parole chaude et convaincante avaient dès le début exercé un charme tout spécial sur l'auditoire, qui marqua à plusieurs reprises toute son approbation et toute son admiration par des applaudissements répétés et prolongés. La conférence de M. de Lapradelle restera gravée dans la mémoire de tous ceux qui aiment la France et qui l'admirent plus que jamais au moment de son épreuve. Elle fut à la fois un régal littéraire et une merveilleuse prédication patriotique. C'est dire que la cause française en Louisiane en a bénéficié largement.

André Lafargue.

Madame Aimée Beugnot.

(Officier d'Académie)

L'Athénée Louisianais vient d'éprouver encore une grande perte, une perte irréparable: Madame Aimée Beugnot, l'amie sincère, dévouée de notre Société s'est éteinte le 9 février 1917 en emportant avec elle quelques beaux rêves que nous avions entrevus; nous avions en effet, l'espoir de l'entendre, de sa voix sympathique nous entretenir, souvent encore, de choses littéraires, nous dire des contes ou nous faire des conférences aussi spirituelles qu'instructives. Elle possédait une merveilleuse facilité d'improvisation qui surprenait et captivait ceux qui avaient l'honneur d'être de ses amis; au pied levé, sans le moindre effort, elle donnait essor aux plus charmantes, aux plus délicieuses créations; son esprit cultivé, sa vive imagination, sa verve étonnante, sa pensée nette ne lui faisaient jamais défaut; elle puisait sans calculer, à ces sources intarissables et le flot en jaillissait abondant, clair, transparent. D'une ancienne famille louisianaise, elle était grande dame jusqu'au bout des doigts; mais elle a toujours été simple, modeste, malgré ses grandes qualités de cœur et

d'esprit; la vanité disparaissait immédiatement au contact de cette aimable créature qui savait, sans s'en douter, se créer des amitiés solides par la suavité de ses manières, par sa grande bonté d'âme.

Elle donna, dès sa plus tendre enfance, des preuves d'une précocité extraordinaire. A une époque de la vie où, ordinairement, l'enfant ne pense qu'au jeu, qu'aux amusements, où l'insouciance le guide presque toujours de sa main hésitante; elle, au contraire, accompagnée de sa soeur Marie, beaucoup plus jeune qu'elle, se promenait dans le grand jardin qui entourait alors la maison où elle devait, bien plus tard, rendre le dernier soupir; et, dans ces promenades inspiratrices, elle touchait d'une petite baguette les grands arbres auxquels elle avait donné le nom de génies et elle caressait aussi de ses petits doigts, les beaux rosiers en fleurs qui lui rappelaient les fées. Ainsi entourée de ces êtres imaginaires qu'elle entrevoyait avec ravissement, elle donna libre champ à sa pensée et, à l'âge de sept ans, elle fit un conte auquel elle donna le titre gracieux de "Fée des bois".

Madame Marie Aimée Beugnot, née Augustin, naquit à la Nouvelle-Orléans de parents qui

occupaient une position enviable dans le bon monde, et par bon monde, je veux dire celui qui se faisait remarquer par son intellectualité, par ses manières exquises qui inspiraient le respect et l'admiration; son père fut le Juge Donatien Augustin et sa mère Mélazie Labranche; elle fut élevée par sa soeur, Madame Louise Augustin Fortier et épousa le docteur J. François Beugnot, Chavalier de la Légion d'honneur; elle vogagea en Europe et ayant un goût prononcé pour la musique, elle prit des leçons avec le célèbre musicien français Breitner qui termina à Paris, une éducation musicale qu'elle avait sérieusement commencée à la Nouvelle-Orléans; Madame Beugnot fut aussi, pendant les dernières années de sa vie, l'élève du Chevalier Ferrata dont les grandes connaissances comme musicien et comme compositeur sont bien appréciées des Néo-Orléanais.

Madame Beugnot partageait donc ses moments de loisir entre la littérature, la philologie et la musique; elle connaissait le français, l'anglais et l'espagnol; elle écrivit en anglais pour le "Quarante Club", en français pour le Cercle affilié du Collége Newcomb et surtout pour l'Athénée Louisianais qu'elle affectionnait par-

ticulièrement; au moment de sa mort, elle était présidente du "Casino", club littéraire fondé pour l'étude de la langue de Cervantes.

Madame Beugnot reçut du Gouvernemet de la République Française la décoration des "Palmes Académiques" comme récompense à son dévouement et à son amour pour la littérature et les traditions françaises; lesquelles étaient restées intactes sous le toit hospitalier de son vieux "castel" chéri; elle fut, sans contredit, un de nos meilleurs auteurs louisianais; ses nombreux écrits, ses conférences, se faisaient remarquer par la grâce, mais une grâce qui avait aussi sa force convaincante et irrésistible. C'étaient de fins tableaux où les couleurs les plus tendres se mariaient admirablement aux nuances les plus vives, sans choquer le plus sévère critique, le juge le plus exigeant.

Celui qui a voulu offrir ces quelques lignes à la mémoire de cette femme distinguée qu'il a eu l'honneur, le plaisir de connaître et d'admirer, se trouve bien indigne de sa tâche; il regrette que sa plume ne possède pas la souplesse voulue pour donner à son article nécrologique toute la poésie qu'il faudrait pour dépeindre les traits caractéristiques et profondément sympathiques

de Madame Beugnot qui, sans doute, comme tout le monde avait dû avoir sa large part des rayons et des ombres de la vie. Les ombres, personne ne les a aperçues, car elle avait cette délicatesse aristocratique qui lui permettait, même dans le chagrin, dans la souffrance, de laisser courir un sourire fin et amical sur des lèvres qui retenaient peut-être un sanglot ou étouffaient un soupir; c'était, en un mot, la vraie femme du monde qui savait donner à tout ce qu'elle touchait un cachet particulier de raffinement digne d'une époque moins entachée de matérialisme, moins dure que celle à laquelle nous vivons.

Le Président de l'Athénée Louisianais se fait tristement l'interprète de ses collègues en priant le fils, les soeurs, les nièces, les neveux de leur regrettée collaboratrice de croire à leur affectueuse sympathie et d'agréer leurs sincères compliments de condoléance. Les nombreux amis que s'était créés celle dont nous nous occupons, ceux qui ont conservé le culte des souvenirs agréables et charmants, ne l'oublieront jamais; car, par ses talents littéraires et artistiques, son esprit, sa bonté et son affabilité, elle s'est placée au premier rang des femmes remarquables dont s'honorera, à juste titre, notre chère Louisiane.

Bussière Rouen.

Paul Bourget, sa Vie, ses Oeuvres.
(Suite).

Paul Bourget est donc bien un romancier psychologue qui s'est plu à analyser des cas intéressant soit l'individu seul, soit la famille, soit la société. Mais il s'est bien gardé de transformer ainsi le roman en une dissertation philosophique: son art, sa profonde sensibilité ont su créer des personnages qui nous émeuvent au plus haut point par leurs souffrances, leurs angoisses, par la vie intense qui les anime. Il serait injuste de croire que Paul Bourget a inventé de toutes pièces des cas de conscience pour en tirer une suite de théorèmes et de déductions parfaitement agencés, mais aussi parfaitement froids et sans vie; non, les personnages de Paul Bourget ne sont pas des bonshommes de baudruche au mécanisme inventé à la fantaisie du romancier; ce sont des hommes "vus" et dont les sentiments, les pensées, scrutés sur le vif ont été magistralement exposés. Paul Bourget, comme les maîtres du roman moderne a vu la vie et a su l'exprimer; mais, au lieu de s'intéresser, comme les naturalistes, aux manifestations extérieures et palpables de cette vie, il s'est at-

taché aux mobiles psychologiques de l'action humaine; délaissant quelque peu l'effet, il est allé surtout à la cause et a réussi de main de maître à nous montrer par quel procès de désirs, d'émotions, de sentiments et aussi de volontés, l'homme arrive à telle ou telle action.

Il s'en suit que l'on ne trouvera pas chez Paul Bourget de ces descriptions massives et puissantes parfois, minutieuses et luxuriantes, excès d'autres fois que l'on rencontre chez les naturalistes et particulièrement chez Zola. Le côté extérieur de la vie n'intéresse notre auteur qu'autant qu'il sert à faire mieux comprendre la vie intérieure de ses héros; Paul Bourget admet la description comme un cadre qui s'harmonise avec l'âme de son personnage, réagit sur elle et la pose en pleine lumière; mais il ne pratique guère la description pour le simple amour de la description. Est-ce à dire que sa prédilection pour le sujet psychologique, sa tournure d'esprit et de plume quasi-philosophique le rendent incapable de peindre, de transcrire sur le papier les impressions de paysages? Non pas: n'oublions pas que Paul Bourget a écrit des volumes entiers avec ses impressions de voyages, "Sensations d'Italie", "Outre-mer", et que dans ces

récits, il ne s'est pas uniquement préoccupé de la psychologie des habitants, mais aussi de l'aspect extérieur des choses. Il est dans "Outremer" une description des abattoirs de Chicago qui ne cède en rien, pour le réalisme et la minutie, à telle description d'Emile Zola. Au reste, voyons comment Paul Bourget sait faire la silhouette d'un personnage: "... L'un était l'abbé Lagoumina, tout grêle, tout petit, avec de pauvres jambes d'une maigreur de squelette, prises dans des culottes et des bas qui flottaient autour. Son torse de demi-bossu se drapait dans une longue redingote éclésiastique. Il frottait ses mains l'une contre l'autre, indéfiniment, par timidité, en saluant de la tête, et sa physionomie était si fine, si pêtrie d'intelligence, que l'on oubliait la laideur du nez démesuré et de la bouche édentée pour ne plus voir que cette expression." ("Une Idylle tragique").

Ne voilà-t-il pas une description, sobre, mais qui a tout le relief d'une eau forte?

Voici maintenant du paysage: "... La surface du lac se développait, en effet, si parfaitement paisible qu'à peine, par intervalles, une ride lente et silencieuse plissait l'eau noire, comme épaisse, comme lourde, que des joncs envahis-

saient et sur laquelle de longues feuilles de plantes aquatiques étalaient leur verdure sombre. Et c'étaient partout autour de la jeune fille une floraison énorme, comme une forêt de ces gigantesques roseaux roses, tandis que de l'autre côté, les pins d'Italie se profilaient, étageant, aplatissant leurs bouquets noirs sur le ciel d'un bleu d'outre-mer où le soleil commençait de s'abaisser, où il était déja plus de cinq heures, et une brume vague floconnait sur le lac, — une brume, non — une buée, une vapeur de vapeur, de quoi fondre et comme ouater ce que l'eau morte aurait eu de trop métallique." (Cosmopolis). — Quoi de plus précis, de plus évocateur aussi que cette peinture du lac de Porto?

Concluons: Paul Bourget conçoit le roman comme une analyse de sentiments, un exposé minutieux de cas psychologiques. Mais il sait prendre ses héros dans la vie même, les "camper" très heureusement et décrire, sinon avec luxe de détail, tout au moins avec exactitude et avec charme les paysages dans lesquels ils évoluent et vivent. Et c'est précisément cette conception du roman qui pose notre auteur comme un novateur en littérature.

(à continuer.)